

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 40

Artikel: Grognuz orateur
Autor: Monnet, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215864>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

geaient les impressions bonnes et mauvaises; là que s'engageaient et se concluaient les marchés. Que diable, n'est-on pas dans le canton de Vaud ! Pourquoi vouloir changer notre tempérament, éminemment sociable et gai ? L'entreprise du Comptoir, dont l'organisation avait été, on l'a reconnu, l'objet de soins minutieux, en a-t-elle pâti ? Nous ne le pensons pas.

Le correspondant d'un journal important d'un canton où l'on regrette tous les jours davantage de n'être plus « Vaudois », a dit, en parlant du Comptoir, que « c'était un petit Comptoir avec une grande cantine. » Il a mal vu. Celui qui a écrit ces mots doit être un grincheux. Le Comptoir, proprement dit, n'avait rien à envier à la cantine et c'est à lui que reste le dernier mot; c'est lui qui est le grand, le principal triomphateur.

Certains exposants, a-t-on dit aussi, se sont plaints que le public venait là en curieux plus qu'en acheteur. Ces exposants oublient-ils que leurs clients directs, c'est-à-dire les détaillants, sont visités, sollicités, même parfois importunés à tout instant par les voyageurs de fabriques et qu'ils ont ainsi mainte occasion de donner leurs commandes. Quant à ces simples curieux dont parlent avec dédain les plaignants, ce sont les consommateurs, ce sont les indispensables. Sans eux, les fabriques n'auraient plus qu'à éteindre leurs feux. Or, pensez-vous qu'il n'y ait pas, pour le fabricant, profit indirect, sinon immédiat, à ce que dans des entreprises périodiques comme la Foire de Bâle et le Comptoir de Lausanne ces curieux, qui sont la majorité et trop souvent enclins à chercher à l'étranger ce qu'ils ont sous la main, puissent se rendre compte de l'importance des ressources indigènes, des progrès de notre agriculture et de notre industrie, leur donnant sujet d'intéressantes comparaisons et de réflexions salutaires ?

S'il est des fabricants qui s'imaginent n'avoir pas fait assez d'affaires au Comptoir, en revanche ceux qui n'y ont pas exposé peuvent être certains d'avoir manqué l'occasion. « Les absents ont toujours tort. » Le vieux dicton n'a rien perdu de son crédit, en matière de commerce et d'agriculture surtout.

Il ne faut pas méconnaître les effets par contre-coup.

J. M.

A l'école. — Le professeur. — Voici un morceau de fer. Pour en produire une barre, que faut-il faire ?

L'élève. — ? ? ?

Un camarade complaisant souffle :

— On le passe au laminoir.

Et l'élève, qui a mal entendu :

— On lui passe un habit noir.

TOUS A LA CHOUCRROUTE

Tous à la choucroute a refait son apparition, sinon sur nos tables familiales, du moins dans nos restaurants. C'est le triomphe des « ripli ». Mangeons-en, si nous voulons devenir vieux, ce qui n'est pas à dédaigner, à condition, bien entendu, d'avoir la santé pour garde-malade.

Tous à la choucroute ! Voici ce que nous lisons dans un journal parisien. Et pourtant Paris n'est pas le berceau de la choucroute :

« Depuis que le professeur Metchnikoff découvrit que certains ferment lactiques sont très salutaires à nos intestins et qu'il déclara : « il suffit, à qui veut s'assurer une longue vie de prendre chaque jour du lait caillebotté », nos contemporains en consomment avec délice des quantités formidables.

» Mieux : le dit ferment ayant pu être isolé, est venu dans le commerce sous forme de petits comprimés qu'on peut prendre tels ou dont on farcit des dattes qui, paraît-il, sont de merveilleux véhicules pour les bacilles.

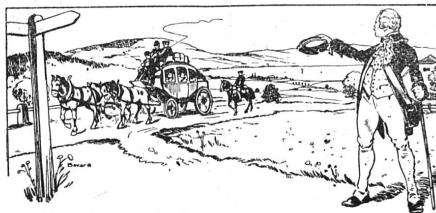
» Et les élégantes qui, vers cinq heures, fréquentent les théâtres les plus sélects, se font servir ces fruits qui unissent l'utilie à l'agréable puisqu'ils constituent à la fois une friandise et une médecine.

» Eh bien, le lait caillé et la datte lactique ont vécu !

» C'est leur inventeur lui-même qui les a tués pour les remplacer par... la choucroute !...

» Parfaitement, le mets qui fait l'orgueil de Strasbourg et la joie des habitués des brasseries possède lui aussi le fameux ferment dont notre intestin a si grand besoin.

» Et le professeur Metchnikoff, ayant proclamé ses vertus, vous verrez que, d'ici peu, les belles habituées des Palace-Hôtel se feront servir à goûter de solides portions de choucroute... »



FLANERIE A LAVAUX

GHARLES Secretan, dans ses *Paysages Vaudois*, écrit que le Jorat est le plus beau pays du monde. J'avoue que le Jorat est, en effet, merveilleux, mais j'estime que Lavaux n'a absolument rien à lui envier.

Tout dernièrement, en flânant, j'en ai parcouru une partie, et, certes, mon temps ne fut point perdu. Parti de l'Ours, je suivais cette incomparable route des Monts — j'entends incomparable quant au paysage qu'elle domine — route qui, vous le savez, longe les Monts de Pully, au-dessus du vignoble, à la limite inférieure des grands bois sombres, forme une ligne blanche de démarcation entre le vert tendre des vignes et le vert plus foncé des prés.

La vue est idéale. Le vignoble s'étend de tous côtés : à l'ouest jusqu'aux premières habitations citadines, villas modernes, très modernes, façon de châteaux en un style baroque et souvent polychrome, qui n'a ni grandeur, ni beauté, mais plaisant, comme un bibelot d'étagère. Le Jura forme l'arrière-plan, ligne ondulante, où, sur les crêtes arrondies, une légère pâleur de nuage se confond avec le ciel vapoureux. A l'est, le vignoble de Lavaux demeure caché par une succession de collines qui, depuis Lutry, ascendent jusqu'aux noires forêts joratoises, tandis que, sur l'un des sommets, à dos d'âne, la tour de Gourze donne sa silhouette trapue. Le sud, c'est le lac et les Alpes.

En cette après-midi, les teintes étaient à demi-voilées, et le bleu de l'eau ni trop vif, ni trop sombre, caressait particulièrement le regard; de même le ciel, où de rares et floconneux nuages se mouvaient lentement, effleurant parfois les crêtes des Alpes savoyennes. Le vert de ces montagnes, en certains endroits, se dorait sous l'éclat d'un rayon de lumière, quelques rochers miraient ainsi que des cristaux polis, et les villages accrochés aux flancs des contreforts alpestres, les petites villes sur la rive, formaient autant de taches claires, presque mobiles, égayant l'ensemble plutôt monotone.

* * *

J'ai passé devant Belmont sans m'y arrêter, voulant descendre sur Grandvaux. La Croix ne m'a pas retenu, et le clocher du collège de Savuit, qui m'attraitait un brin par un certain côté bachiique, n'a pas eu raison de ma constance. En revanche, à Grandvaux, je fis halte. Certaine cave que je connais depuis des années, fut cause de mon arrêt. Et puis, voyons, n'avais-je pas gagné les trois verres traditionnels. Par une chaleur estivale, un petit coup de *dix-neuf* n'est fichtre pas de trop, surtout quand il est accompagné de deux ou trois tranches de saucisson et d'un croûton d'un pain comme on n'en mange plus à Lausanne depuis longtemps, le tout dûment arrosé, et voilà depuis des « quatre heures » comme l'ex-roi de Prusse n'en fait assurément plus.

Puis j'ai repris mon bâton, « guignant » de loin Cully.

* * *

Cheminant allègrement dans les chemins flanqués de murets, un peu égayé par le *dix-neuf*, je chantonnai comme Jean-Jacques en descendant du Châtellard. Seulement, je ne chantonnai pas les couplets du *Devin du Village*, mais bien *Vaudois, un nouveau jour se lève*. Le Lavaux excitait ma verve patriotique.

Et, à mi-côte, j'aperçus Riex, puis Epesses. Ah ! les incomparables parchets, et comme on comprend bien que jadis, dans les temps nébuleux de l'anti-quité latine, les Romains aient élevé à Cully un temple en l'honneur de Bacchus. Je sais que les archéologues nient ce fait et considèrent comme apocryphe l'inscription rapportée par un voyageur quelconque, dont j'ai oublié le nom, et qui, sans doute, ne la vit jamais. Je sais cela. Mais il me plaît de croire quand même à ce culte symbolique au sein de ce superbe vignoble vaudois.

* * *

Cully, dis-je. D'aucuns n'ont pour cette exquise cité toute la sympathie qu'elle mérite. Je ne parle ni des souvenirs historiques, ni du Major, ni de son monument, mais de la ville elle-même, avec sa place que borde, au bord du lac, cette belle rangée de vieux peupliers, avec son hôtel-de-ville, où l'on sert du Villette authentique, avec la porte à l'Isaline, avec ses rues capricieuses et son temple. Cully est charmant.

Néanmoins, s'y attarder est dangereux. Les fines gouttes y sont nombreuses, et la majorité des propriétaires pratiquent l'adage : « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fût fait. » C'est-à-dire, traduit en bon langage de bon vigneron et de bon Vaudois : « Offre un verre. » Et c'est tentant un verre, deux aussi, voire trois; et si l'on récidive, diable ! le danger est là.

Pour être sage, filons en tapinois.

* * *

Villette m'attend avec sa merveilleuse église, en laquelle nombre de Lausannois allaient, il n'y a pas longtemps encore, faire bénir leur mariage. Et puis, Lutry, que je « guignais » aussi depuis la route des Monts. À Lutry, l'arrêt est obligatoire, et vous m'en voudriez le passer tout droit. D'ailleurs, ici, j'ai le tram, et si le Lavaux est méchant, j'aurai toujours la ressource de m'y lancer et d'arriver, sur St-François « franc comme l'or ».

La nuit tombe. Le lac, éclairé de rayons rouges, se caivre là et là, et les mille vaguelettes qui le rident — autant de miroirs éphémères au soleil couchant — scintillent et frissonnent. Peu à peu l'ombre descend sur les êtres et les choses. C'est bon et la fraîcheur qui envalait, bruissant dans les branches, donne au spectacle un peu de joie, parce que l'on se sent mieux.

C. P.-V.

Carillon. — Un paysan qui avait arrondi son bien, marie une de ses filles. Le repas de noces fut copieux et bien arrosé. On en parla beaucoup dans la contrée. Un parent habitant un village voisin et qui n'avait pas été convié, rencontra le père de la mariée :

— Salut, François. Alors, c'est fini, cette noce ? Y paraît que vous avez rudement trinqué, au souper...

— Ah ! il est sûr que si on avait eu des sonnettes au coude, ça aurait fait rudement de bruit dans la maison !

GROGNUZ ORATEUR

GLE Conteour se souvient-il que Favay et Grognuz, ces fidèles amis, étaient venus au Tir cantonal de Lausanne ? nous écrit un de nos abonnés. Moi, je m'en souviens et même je me rappelle que Grognuz, tout près de qui j'étais assis au banquet, y avait prononcé un discours très applaudis.

Voici comment ça s'était passé :

Quand les orateurs inscrits — fort rares ce jour-là — eurent parlé, le major de table parcourut la cantine, en quête de nouvelles productions, pour animer encore quelques instants le second acte du banquet. Grognuz le remarquant lui dit :

— Estiusez, mossieu, est-ce pas vous qui donnez la permission pour la parole ?

— Sans doute.

— C'est que ça me ferait rien de dire deux mots.

— S'agit-il d'un discours ou d'une chanson ?

— Non, non, pas une chanson, seulement quatre mots en croix, court et bon, vous savez !...

— Votre nom, s'il vous plaît ?

— Philippe Grognuz, avec honneur !

Et le major de table souriant :

— Philippe Grognuz ?... Etes-vous peut-être celui...

— C'est bon, c'est bon, je vous vois venir avec l'affaire.

— Quelle affaire ?... J'ignore ce que vous voulez dire.

— Vous comprenez que nous savons bien que le mossieu du Conteour qui a fabriqué la brochure a ça conté un peu à son idée; mais ça fait rien.. Voyons, est-ce que je peux monter là-haut vers cette coupe, oui ou non ?...

— Une minute seulement, fit le major de table en s'élançant à la tribune.

Et lorsqu'il annonça l'orateur, un immense éclat de rire et de bravos partit de la foule.

Grognuz envisagea ce bruit comme une sérieuse ovation; et, le visage enfluminé, monta avec crânerie à la tribune, plongea un regard amical dans la coupe et débute par quelques lampées.

Puis, toussant deux fois, il se lança :

« Chers concitoyens du canton de Vaud et de tous les cantons, dit-il, c'est pour appuyer ce que l'orateur préopinant vient de nous expliquer comme quoi l'union fait la force... »

« C'est bien vrai, ça ! Il faut se tenir par la main, ferme au poste, il faut se serrer les uns contre les autres au moment de la guerre comme nos vieux ancêtres dans ces batailles qu'on nous racontait à l'école. C'est comme ça qu'on peut vaincre ou mourir ! »

— Bravo ! bravo ! bravo...o...o...o...o !

« C'est comme ça que nous avons fait au Sonderbon de dix-huit cent quarante-sept. »

— Bravo ! bravo ! vive Grognez ! bravo...o...o !

« Laissez-moi vous causer... J'étais pas au premier feu du danger vers la redoute, mais c'est pas ma faute, parce que notre capitaine nous a fait passer dans des bois et des marais humides pleins d'eau, qu'on s'est perdu et qu'on enfonçait jusqu'à la coquette des genoux. »

— Bravo ! vive l'orateur ! bis !... bravo !...

« Attendez voir un moment... Ça fait donc que nous étions ensembles et que notre compagnie est arrivée deux heures trop tard; mais ça fait rien, on était prêt... D'ailleurs, avec les progrès qu'on fait pour les fusils, qu'ils y viennent !... »

« Epi je veux vous remercier de votre belle fête. Vous l'avez arrangée aux pommes, qu'on a tout ça admiré avec mon beau-frère qui est là-bas au bout de cette table, qui peut vous le dire comme moi. »

— Bravo ! bravo ! bravo...o...o...o !

« En définition, chers concitoyens, je bois à votre santé à tous. Qu'il vive ! »

Tout échauffé, l'orateur descend trois marches, puis remonte en disant au major de table qui allait à sa rencontre :

« Attendez voir, je veux boire encore une golée. »

Applaudissements frénétiques, rires prolongés, bruit assourdissant. La musique joue un air patriotique pour clôturer ce second acte. Tout le monde se lève, chacun veut voir l'orateur qui, trinquant à droite et à gauche, ne sait plus à quel saint se vouer.

— Ma foi, dit-il à Favay, quand le calme fut un peu rétabli, je ne fais plus de discours par ce Lauzan, ils font trop de commerce. L. Monnet.

Le volume Favay, Grognez et l'Assesseur est en vente au bureau du journal. Prix : 3 fr. pour les abonnés au Conte. Le volume est illustré.



UNE NOMINATION

II

Six semaines après, c'était l'installation du nouveau pasteur. Chacun se réjouissait de l'entendre et de le voir, car par suite de différentes circonstances qui avaient compliqué son arrivée, il n'était là que depuis la veille au soir. L'église abbatiale de Rivierolle, pittoresque avec ses arches en mosaïque et ses fenêtres au style gothique flamboyant, était comble d'auditeurs. C'était un grand jour, attendu avec impatience, que celui où un nouveau conducteur spirituel allait arriver parmi eux.

Quand les quatre grandes cloches eurent fini de retentir, les autorités firent leur entrée. Mais elles avaient l'air gêné et mal à l'aise. Et la même impression se communiqua à l'auditoire quand, à côté de la haute stature de M. le pasteur Vallamant, qui devait installer son successeur, on aperçut, au lieu d'un pasteur à l'air imposant, un petit homme de chétive apparence.

— Ah ! ça ! Est-ce que Bolomey et Mérinat avaient rêvé, quand ils avaient fait leur rapport en séance de municipalité ?

Mais M. Vallamant avait commencé le service d'installation, et sur ce texte : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! », il prêcha un sermon bien ordonné et compréhensible à chacun, dans lequel, après avoir souhaité la bienvenue à son successeur, il lui montra la beauté de sa tâche, engageant les paroissiens à accueillir avec affection et confiance leur

nouveau conducteur spirituel. Et cependant ce sermon ne mordit pas. Le pasteur qu'ils avaient sous yeux n'était pas celui qu'on leur avait dépeint. Et c'est sans conviction aucune que le chœur paroissial entonna le chant de bienvenue :

*Voici l'heureuse journée
Qui nous ouvre le saint lieu.*

Tout fut manqué. Le préfet Jolibois, énorme et cordial, la ceinture verte et blanche entourant son ventre proéminent, prit ensuite la parole. Dans ses allocutions aux pasteurs, il avait l'habitude d'enrichir la Sainte Ecriture de quelques textes nouveaux. Il n'y manqua point cette fois, engageant le nouveau pasteur à se souvenir de cette belle parole de la Bible : « Aide-toi, le ciel t'aidera ! » Du reste, il parla bien, avec simplicité et rondeur. Mais ce fut en vain, et la parole officielle retomba dans le vide.

Quant au nouveau pasteur, il n'était pas un orateur. Mais il dit avec sincérité sa foi et son désir d'être, dans ce nouveau poste, un porteur de la bonne nouvelle, ainsi qu'un ami pour chacun, avec le secours de celle qu'il avait associée à sa vie, car il venait de se marier. En d'autres occasions, cela eût constitué une allocution acceptable. Mais, comme les précédentes, le discours fit long feu et résonna au milieu d'un auditoire glacial.

Après le service, les autorités ecclésiastiques et municipales se rendirent à l'Hôtel de la Lune, où dame Perrette, une petite vieille comme desséchée auprès de ses fourneaux, avait fait merveille et servit un dîner succulent, arrosé par quelques-unes des meilleures bouteilles de la Côte. Mais cet excellent repas lui-même ne put rendre leur bonne humeur aux convives déçus. Et quand au moment des toasts, qu'il fallut porter malgré tout, on s'aperçut que le pasteur était abstinent, la désillusion fut à son comble. Vraiment, il ne manquait plus que ça !

En vain, le préfet Jolibois, jovial et éprouné, fit ses vœux de bonheur personnel au pasteur et à sa femme, et leur souhaita : « Santé, prospérité, postérité ! » En vain Louis Fleurdeley, le meilleur ténor du chœur paroissial, penchant de côté sa tête bouclée et les yeux tournés langoureusement vers le plafond noir de fumée et couvert de mouches, modula avec sentiment la romance :

*Ici bas, tous les lilas meurent.
Tous les chants des oiseaux sont courts.*

personne ne se dégela, malgré la bonne volonté évidente du pasteur s'ingéniant à trouver des sujets de conversation, et malgré l'indéniable amabilité de madame la ministre.

Le repas se termina rapidement. On accompagna jusqu'à la porte le préfet, les deux pasteurs et madame la ministre, puis conseillers de paroisse et municipaux entrèrent dans la salle du repas, et silencieusement se rassirent autour de la table. Sur le sujet brûlant, personne encore n'avait dit un mot.

— Alors, dites-donc, fit lentement le syndic Billard, regardant dans les yeux Bolomey et Mérinat, qui se tenaient la tête basse et l'air pénible, tandis que sans plaisir aucun il alluma un grand cigare, où aviez-vous vos yeux, quand vous avez assisté au culte, à Flavigny sous Roche ?

— En tout cas, s'écria le loustic de la municipalité, on pourra baptiser nos deux collègues. Au lieu de « Bismarck » et « Bon œil », on pourra les appeler à partir d'aujourd'hui « Guigne-à-gauche » et le « Bi-cle ! »

Et un rire énorme, mais amer quand même, se coula les grosses nuques assemblées.

— En tout cas, vous avez fait du joli ouvrage ! s'écria le syndic, pinceau de colère, en se dirigeant vers la sortie. Et il jeta avec rage son grand cigare, qu'il ne faisait que mâcher depuis un moment. Puis, avant de refermer avec violence la porte, il laissa, lui qui ne jurait jamais, un mot très gros et très peu diplomatique sortir de ses lèvres.

Pendant ce temps, les deux coupables s'effondraient sur leurs chaises en s'écriant :

— Mais ce n'est pas le même qu'on avait entendu ! C'était l'exacte vérité. Le jour où ils étaient montés à Flavigny sous Roche, le pasteur de la localité faisait échange avec Hector Dupont, le plus bel homme et l'un des meilleurs orateurs du clergé. Les deux délégués l'auraient appris s'ils avaient procédé plus ouvertement. Comme le disait Talleyrand : « La simple et ronde franchise est encore, le plus souvent, la meilleure des politiques. » John-G. Péter.

Association des Vaudoises

La réunion d'automne.

La traditionnelle réunion d'automne de l'*Association des Vaudoises*, à laquelle près de trois cents membres ont participé, a eu la plus complète réussite, grâce au charmant accueil et au travail de la « Veveyenne ». Aimablement reçues à l'arrivée des trains et du bateau, les Vaudoises sont montées sur la terrasse de St-Martin, y ont entendu de touchantes allocutions de Mme Widmer-Curtat, présidente, ont déposé des couronnes sur les monuments Alfred Cérésole et aux soldats morts pour la Patrie pendant la grande guerre et ont chanté trois beaux chœurs. Puis elles ont fait cortège dans la ville, conduites par l'Union Instrumentale de Vevey-La Tour. A 18 heures, pique-nique dans la salle du Casino du Rivage, superbement décorée de fleurs et de fruits. Discours de bienvenue de Mme Yvonne Pouly, présidente de la « Veveyenne », qui a remis à Mme Widmer, en témoignage de reconnaissance, une gerbe de fleurs aux couleurs veveysoises et une bonbonnière d'argent avec dédicace. Discours de Mme Widmer-Curtat, faisant l'historique de ces réunions d'automne, saluant la jeune section d'Orbe, venue nombreuse à Vevey. Puis pendant que les Veveysoises servaient un thé copieux, l'assistance a entendu de nombreuses productions coupées de pas redoublés de la fanfare.

Répondant à une aimable invitation de celles de Gryon, l'*Association* se réunira l'automne prochain dans le haut village, pour autant que le permettront les circonstances.

Une collecte lancée par Mme Dunand, présidente de la section d'Aigle, auprès des caissières des sections, en faveur de la *Goutte de Lait* de Lausanne, a produit 35 francs. Merci cordialement.

Un chaleureux merci à la « Veveyenne » pour toute la peine qu'elle s'est donnée pour organiser cette belle journée du 26 septembre.

(Pour de plus amples détails, lire la *Feuille d'Avis de Vevey* et le *Courrier de Vevey* du lundi 27 septembre 1920.)

Royal Biograph

Place Centrale - LAUSANNE - Téléphone 29.39
Matinée à 3 h. Tous les jours Soirée à 8 1/2 h.
Du Vendredi 1er au Jeudi 7 Octobre 1920

Programme extraordinaire

Dans les bas fonds

Splendide comédie dramatique en 4 parties avec
MARY PICKFORD
La délicieuse artiste américaine et compagne de DOUGLAS FAIRBANK

Un dangereux petit diable

Drame du Far-West en 2 parties avec TEXAS GUINAN, la femme cow-boys.

LE HEROS !

Succès de fou-rire avec le désopilant TWEE-DAN.

Prix ordinaire des places.

PHOTOS GIROD, 29, RUE DE BOURG, 29
LAUSANNE — Ouvert tous les jours et dimanches.

Vermouth NOBLÉSSE

DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACÉ

FUMEZ LES CIGARES FROSSARD

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.